

REVUE BLEUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DIRECTEUR
Paul GAULTIER

RÉDACTEUR EN CHEF
Lucien MAURY

de l'Institut

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Pierre MOREL

NUMÉRO 20

73^e ANNÉE

19 OCTOBRE 1935

DERNIÈRES LETTRES

De CAMILLE SAINT-SAËNS

Alger (1920-1921)



Camille Saint-Saëns, né le 9 octobre 1835, dans la vieille petite rue du Jardinnet, proche l'École de Médecine ; enfant prodige qui se faisait entendre dans les salons de la Chaussée-d'Antin dès l'âge de cinq ans ; qui, à onze ans, paraissait devant le public de la Salle Pleyel, exécutant des concertos de Beethoven et de Mozart ; Camille Saint-Saëns était encore parmi nous, il y a treize ans, assistant à la reprise de son *Ascanio*, avant de regagner l'Algérie, où la mort vint le prendre doucement, dans la nuit du 16 au 17 décembre 1921.

Aussi grand épistolier que grand voyageur — et ceci au moins autant pour sa santé que pour son divertissement, le compositeur de *Samson et Dalila* avait retrouvé, en Algérie, l'année qui précéda sa mort, de vieux amis habitant Saint-Eugène. Une correspondance s'établit entre eux, qui ne devait se terminer, littéralement, qu'avec la mort, puisque sa dernière lettre fut écrite quelques heures avant qu'il partît pour un au-delà auquel, on le verra, il ne croyait guère, à la fin de sa vie.

D'une écriture toujours vive, rapide, et aussi ferme que vingt ou trente ans auparavant, ces dernières lettres de Saint-Saëns, comme toutes celles, même les plus brèves, qui émanent de lui, révèlent tantôt en un mot, tantôt en une page, les préoccupations les plus diverses de son esprit toujours curieux, toujours actif, toujours mobile comme lui-même.

Sous son air un peu distant, bourru même, Saint-Saëns, a écrit M. Charles Widor, « cachait une âme ardente, une grande chaleur de cœur ». Aussi se donnait-il la peine — ou peut-être le plaisir — de répondre à tous ceux qui lui écrivaient même indiscrètement. N'écrivait-il pas encore jusqu'à quatorze lettres par jour (9 mars 1920) !

Très lettré, poète ou, du moins, rimeur sans prétention, Saint-Saëns cultivait mieux qu'en amateur les sciences naturelles, l'astronomie, la philosophie, l'archéologie, et ne dédaignait pas de dire son mot sur les questions politiques ou sociales. Innombrables sont les articles ou les lettres qu'il adressait aux revues, aux journaux, à propos des « actualités » les plus diverses : sur le chapeau féminin au théâtre, par exemple, ou sur la manière d'éviter les moustiques en mettant des poissons rouges dans les pièces d'eau...

Les lettres intimes que nous publions ci-après, le dépeignent tout entier, à la fin d'une vie consacrée depuis quatre-vingts ans à la musique : toujours optimiste — le dernier mot de sa dernière lettre ne sera-t-il pas : « espérons ! » — il s'était fait dès longtemps une philosophie sans illusion ni sur les personnes ni sur les choses, tant du monde artistique et musical que du monde tout court ; et qui s'alliait à ses principes restés classiques, à travers les révolutions de l'art dont il avait été témoin — de Rossini à Debussy et même au delà.

Dans ses opinions exprimées soit publiquement dans la presse, soit dans l'intimité de la conversation ou de la correspondance, il usa toujours d'un franc-parler absolu. Aussi passait-il pour jaloux, envieux, et, en un mot, pour avoir « mauvais caractère ». Lui-même disait que si on lui trouvait mauvais caractère, c'est qu'il avait tout simplement « du caractère ». Il le dit en d'autres termes dans sa lettre du 24 mars 1920, lorsqu'il exprime son avis que l'on doit proclamer vaillamment ses convictions sans s'inquiéter si cela froisse ou ne froisse pas ceux qui ont des convictions différentes ». Le dernier alinéa de la lettre du 19 décembre 1920, nous offre un exemple de la franchise du maître.

Cette originalité de Saint-Saëns, rare à toutes les époques, passerait aujourd'hui pour une monstruosité.

En tant que musicien, Saint-Saëns prendra peu à peu la place à laquelle il a droit, dans l'histoire de son art. Cette place, sans doute, sera proche de celles de Mendelssohn et aussi de Liszt (pour les poèmes symphoniques) et de Schumann (pour des mélodies trop peu connues). Quant à l'homme, à l'artiste, à l'écrivain, au polémiste, à l'humoriste, au poète, à l'auteur dramatique, au savant, à l'érudit,

au chercheur, etc. — ne fut-il pas tout cela? — curieux de toutes les manifestations de son siècle, on ne connaîtra et ne reconnaîtra toute son originalité que lorsqu'on aura réuni et publié la somme énorme de ses lettres et billets.

En les lisant, on se dira, peut-être, qu'il y a eu de temps en temps chez nous, des musiciens qui ont fait mentir le proverbe que je m'abstiendrai de rappeler, — pour ne pas faire de peine à une honorable corporation.

J.-G. PRODHOMME.

Hammam R'irha, 10 mars 1920.

Madame,

En vérité, je suis touché au dernier point et jusqu'à la confusion en lisant le bel article que vous m'avez consacré. Comment vous remercier ?

Quand vous m'avez fait l'honneur de m'écrire une première fois, j'étais la proie d'un travail acharné. Ce travail est terminé d'avant-hier ; hier, j'ai écrit quatorze lettres et me voici libre de vous répondre ainsi qu'à d'autres correspondants dont les envois m'arrivent aujourd'hui, au nombre desquels je citerai Camille Flammarion, qui m'apprend son nouveau mariage avec une charmante demoiselle qui était depuis longtemps sa collaboratrice et l'amie de sa première femme, qui fut une compagne si dévouée et si intéressante.

Dans votre première lettre, vous me disiez que l'idée d'une vie future était consolante assurément ; mais suffit-il qu'une idée soit consolante pour qu'elle soit vraie ? Pour moi, je me refuse cette consolation. Il y a longtemps que je suis convaincu d'une chose : toutes les religions sont des fables, qui ne méritent pas plus de créance que les contes de fées, et elles nous enseignent, à côté d'une morale utile et respectable, des rêves démoniaques [?] auxquels il est inutile de prêter la moindre attention. Cela n'est pas consolant, mais cela ne me désole nullement et je suis parfaitement résigné à mon anéantissement dans l'océan de la Nature. Où donc serait-elle, cette Vie Future ? Hors du Temps, hors de l'Espace ? Mais, hors du Temps et de l'Espace, il n'y a rien. Cela était bon quand on croyait à une Voûte céleste au-dessus de laquelle était l'Empyrée. Elle est loin, la voûte céleste !

Redescendons sur la terre. Je serai de retour à Alger le 15 au soir ; et, si voulez bien me faire l'honneur de me dire à quel endroit de Saint-Eugène est votre habitation, j'irai vous rendre visite si vous le permettez.

Veuillez donc agréer en attendant, avec l'expression de ma reconnaissance, celle de mes respectueux hommages.

C. SAINT-SAËNS.

Alger, 16 mars 1920.

Chère Madame,

Rien ne peut s'opposer à ce que j'aie l'honneur et le plaisir de vous rendre visite. Samedi, rien, sinon le temps ; s'il continue à être froid et pluvieux, je serai forcé de rester coi. Je ne puis m'exposer à être malade avant le 25, jour où je dois prêter mon concours à M. Llorca.

Mais le temps est comme les jolies femmes, il change volontiers et brusquement, espérons que d'ici à samedi la température s'adoucirait. Je me réjouis fort de causer avec vous, mais il y a des points sur lesquels nous ne nous entendrons jamais ! Depuis longtemps, je ne crois plus au Surnaturel, qui n'est qu'un moyen désespéré pour expliquer l'inexplicable Nature ; et je suis arrivé à ne plus pouvoir comprendre comment des gens doués de raison peuvent croire à une religion quelconque. Elles ne sont toutes que des tissus de Fables qu'on décore du nom de mystère pour les rendre respectables.

Certes, si les ouvriers craignaient Dieu, ils ne feraient pas ces grèves qui conduisent à la perte de notre société moderne. Quand les Romains ont cessé de croire aux poulets sacrés, Rome a été perdue ; et nous périrons de même par le manque de Foi. Cela prouve seulement la grande erreur qui consiste à baser la société sur la Foi, comme on a toujours fait jusqu'à présent. Un jour, la Foi passe et la société s'écroule.

Le bon sens et la Raison, voilà quelles doivent être les bases de la société. La première Révolution a eu cette prétention, mais sa prétendue « Raison » était la pire des folies ; elle en avait fait une déesse !

La Dictature du Proletariat en est une autre, qui nous conduit à un abîme qui sera épouvantable, dont mon grand âge me préservera ; et, plus tard, il en sortira une nouvelle civilisation,

dont nous ne pouvons nous faire une idée, et que je ne regrette nullement de ne pas connaître.

A samedi donc, chère Madame, si le temps le permet, et n'ayez pas trop mauvaise opinion de moi, si je ne crois ni au paradis terrestre, ni à l'arche de Noé, ni à l'Ascension, ni à l'Assomption, ni à la maison de la Vierge transportée à Lorette par les Anges, qui avaient au xv^e siècle de jolies ailes de toutes les couleurs, et qui les ont toutes blanches maintenant ; ils ont blanchi en vieillissant !

Avec mes respectueux hommages.

C. SAINT-SAËNS.

Alger, 24 mars 1920.

Chère Madame,

Si ma visite vous a été agréable, j'en suis heureux, car, de mon côté, j'ai gardé un bien précieux souvenir des moments que j'ai passé (*sic*) près de vous et de votre intéressante conversation.

Vous regrettez que je ne joue pas seul au concert de demain ; vous oubliez que c'est M. Llorca qui donne le concert et non pas moi. Cependant, Wedding-Cake, présent de noce que j'ai offert jadis à Mme Caroline Montigny, quand elle a épousé M. de Serres, bien que soutenu par des instruments à cordes, peut passer pour un solo.

J'ai tout un volume en préparation, prose et vers, où j'ai traité la question religieuse avec la plus grande ardeur [?]; mais, rassurez-vous, je suis comme vous l'ennemi de tous les fanatismes, et je proclame dans la préface que l'Anticléricalisme est une absurdité.

Le morceau que j'ai écrit sur des vers de Mme Renée de Loché s'appelle « Papillons » ; je vous l'enverrai avec les Litanies. Je ne suis pas juge de la musique, mais la poésie est ravissante. Je crains qu'il ne soit trop léger pour votre voix, mais je tiens néanmoins à vous le faire connaître.

Je n'ai pas reçu l'invitation dont vous devez être exclue. Si elle arrive, il sera trop tard, car je m'embarquerai samedi pour la France.

En même temps que les *Litanies* et les *Papillons*, je vous enverrai le livret de mon opéra « Hélène », dont je suis l'auteur.

Vous me dites : on ne doit pas froisser les convictions. C'est ainsi que parlait Renan. Ce n'est pas mon avis. Je trouve, au contraire, que l'on doit proclamer vaillamment ses convictions sans

s'inquiéter si cela froisse ou ne froisse pas ceux qui ont des convictions différentes.

Quand je pense que j'ai oublié de vous remercier de l'admirable article que vous m'avez consacré ! Pardonnez-moi et ne doutez pas de la valeur que j'y attache et de la reconnaissance qu'il m'inspire.

Veillez donc agréer, avec l'hommage de mon respect, celui de ma profonde sympathie.

C. SAINT-SAËNS.

Paris, 18 avril 1920.

Chère Madame,

Enfin, me voici chez moi. Les ordres sont donnés, les *Litanies* vont partir et elles iront vous prier de ma part de vouloir bien leur faire l'honneur de les chanter.

Après une traversée médiocre, j'ai trouvé à Marseille mon ami bien connu, M. Castelbon de Beauxhostes (qui a donné naguère de si belles fêtes musicales aux Arènes de Béziers) et qui, dans une automobile, m'a conduit de Marseille à Béziers dans la même journée. A Béziers, j'ai donné un concert, puis je suis allé à Bordeaux où un autre était organisé pour moi au Grand Théâtre, et ce fut très amusant pour moi.

Maintenant, je suis demandé à *Athènes*, et je ne sais comment faire pour y aller, le bateau des Messageries pour le 6 mai est complet ; l'Agence italienne ne peut s'engager à rien à cause des grèves (charmante époque). Je vais voir demain à la légation de Grèce si l'on peut me trouver un moyen d'aller dans le pays d'Homère, sans quoi je serai forcé d'y renoncer. Et c'est la dernière occasion qu'y (*sic*) m'est offerte de voir l'Acropole ! Je voudrais bien ne pas la manquer.

Je vous envie de rester dans cette délicieuse Algérie que j'aime tant, l'Algérie du Nord s'entend, car je n'ai aucun goût pour le Sahara.

Je pense encore avec reconnaissance au bel article que vous m'avez consacré, et à la bonne grâce de votre accueil.

Agréez mes respectueux hommages.

C. SAINT-SAËNS.

R. de Courcelles, 83 bis.

Paris, 14 septembre 1920.

Chère Madame,

Vous faites trop d'honneur à Brunéau !
Je le crois, qu'il approuve toutes les hardies-

sés; ce qu'il appelle ainsi, c'est ce qu'on appelle ailleurs mettre les pieds dans le plat. Il avait bien commencé, car il était bien doué. Il y a même une scène avec orchestre, *Penthesilée*, où il arrivait à la beauté. Mais le démon du « modernisme » s'est emparé de lui; ce qu'il fait maintenant est antimusical et ferait horreur à Berlioz, qui n'a jamais rien écrit d'incorrect; il avait seulement des « gaucheries », venant sans doute de ce que, destiné d'abord à la carrière médicale, il avait commencé trop tard l'étude de la musique. Ses véritables hardiesses ont été dans le domaine de l'instrumentation à laquelle il a donné un prodigieux effort (*sic.*, pour essor), dont tout le monde a profité. Et puis, comme vous le dites, le génie fait tout passer.

Pour en revenir à Bruneau dont les dernières œuvres n'ont pas eu le moindre succès, je ne puis lui pardonner d'avoir fait décerner malgré moi un prix de *trois mille francs* à l'absurde *Scemo* de Bachelet, que l'Opéra a représenté trois fois et qui ne le sera plus jamais nulle part.

Montargis est un imbécile qui s'est mis en tête, je ne sais pourquoi, de faire un livre à mon sujet. Il m'a donné un mal affreux; son premier jet n'était qu'un tissu d'incompréhensibles erreurs; j'ai été obligé de tout refaire et je crois que quelques petites erreurs subsisteront encore dans son livre.

Marouf est un opéra en prose, ce que je n'aime pas; et les deux premiers actes ne m'ont pas plu. Mais le reste m'a plu beaucoup au contraire; il y a là des qualités exceptionnelles. Je crois que Rabaud sera un excellent directeur du Conservatoire, car il est extrêmement intelligent.

Je ne connais pas *Vercingétorix...* (*sic.*).

Vous me faites grand plaisir en me parlant d'Albert Kopff. Quand je l'ai connu à Alger, il jouait fort bien du piano; depuis, n'ayant plus le temps d'exercer, il avait perdu ce talent mais était resté naturellement fort bon musicien. Sous un pseudonyme, il a réduit pour le piano beaucoup de mes œuvres. C'était un ami délicieux qui a disparu trop tôt et que je regrette toujours.

Vous partagez mes opinions sur Stendhal et moi les vôtres sur les poètes extravagants; avec leur soi-disant vers libres qui ne sont plus des vers.

Quant au *Trille*, ce n'est pas chez les Italiens qu'il faut en chercher l'abus, c'est dans l'ancienne Ecole française jusqu'à Rameau inclusivement. On trillait perpétuellement. Si l'on exé-

cutait maintenant toute cette musique en conservant tous ces trilles, cela paraîtrait aussi ridicule que si l'on jouait la tragédie avec les paroles et les falbalas de l'époque.

L'Ecole Buissonnière a été éditée par Pierre Lafitte; elle se trouve maintenant chez Hachette, mais je crois que le nom de Pierre Lafitte y est toujours.

Mon nom « Camille » vous plaît! C'était aussi celui de la reine des Volsques, qui courait sur les épis sans les courber. Je n'ai jamais eu tant de légèreté, et maintenant je ne puis plus courir même sur la terre ferme, moi qui courais si bien en franchissant les haies, à qui trente kilomètres ne faisaient pas peur! Mais si les jambes ne vont plus, les doigts vont encore un peu; je vais faire une petite tournée de concert le mois prochain en Belgique et en Suisse pour inaugurer mes 85 ans! Ce sera la dernière.

Respectueuses amitiés.

C. SAINT-SAËNS.

Dimanche, 19 déc. 1920.

Chère Madame,

Comme vous êtes très bonne, vous vous êtes dit que je devais avoir besoin de distractions et vous m'avez envoyé des choses très intéressantes dont je me hâte de vous remercier, mais je n'ai pas le temps de m'ennuyer: j'ai repris mon métier et dès que j'ai lu les nouvelles politiques si passionnantes en ce moment, j'attaque le papier réglé et il me reste bien peu de temps pour la lecture! Pourtant, il faut bien de temps en temps un peu de repos et alors la nourriture spirituelle que vous avez la charité de m'envoyer me sera précieuse.

Ce que je fais? je tâche de mettre en musique des vers de Ronsard. J'ai déjà exercé ma plume il y a quelque temps sur « l'Amour oyseau », une pièce ravissante qui se prêtait à merveille à la musique, mais il y en a peu de ce genre chez le grand poète du XVI^e siècle. Je viens de faire une pièce villageoise à Saint-Blaise; comme [quoique] très simple, elle est fort originale, je crains même qu'elle ne le soit trop et qu'elle ne plaise pas. C'est pour ténor, il me sera impossible de vous la faire entendre.

Quant à votre musique, je vous dirai comme Athalie: « J'ai voulu voir, j'ai vu ». Ne m'en demandez pas davantage. Je serais désolé de porter atteinte à vos illusions.

Votre affectionné serviteur,

C. SAINT-SAËNS.

Paris, 7 mai 1921.

Chère Madame,

Je suis navré par le récit de cette histoire d'escroquerie et de ses conséquences possibles ; j'aurai l'air de l'ignorer jusqu'à nouvel ordre.

En même temps, les journaux racontent qu'un faux acheteur a trouvé moyen de subtiliser un collier de perles de 400.000 francs chez un des grands bijoutiers de Paris.

La Foire doit être très amusante et j'ai bien regretté de ne pas la voir, mais mon concert de Tunis a très bien réussi et cela valait mieux pour moi, à tous les points de vue, que le divertissement que j'aurais eu à Alger.

Il ne faut pas juger la musique arabe au point de vue de ce que nous appelons *l'Art musical*. Elle est, quand elle est pure, très intéressante au point de vue du rythme. Les Orientaux ayant porté de ce côté toute leur ingéniosité, l'ont développé d'une façon extraordinaire et parfois même inaccessible à nos musiciens d'Europe, qui ont porté toute leur attention sur l'Harmonie, inconnue aux musiciens d'Orient. Maintenant, l'Harmonie, arrivée à ses limites, veut les dépasser et l'on est entré dans l'ère du charivari qui tient en ce moment la place de l'art véritable. Cela ne pourra durer toujours, mais, en ce moment, le charivari triomphe sur toute la ligne. Et pourtant le public applaudit encore les belles choses.

Il est comme les requins qui suivent les navires, a dit Berlioz, il avale tout, le morceau de lard et le harpon.

Nous avons eu du froid, de la neige, de la pluie, un temps affreux, la température se radoucit, mais il ne fait pas encore beau, et tous les arbres fruitiers ont eu leurs fleurs gelées ; nous n'aurons pas de fruits cette année.

Ah ! que ne suis-je encore dans la douce Algérie si verdoyante et si fleurie !

Tous mes respects,

C. SAINT-SAËNS.

Alger, 8 décembre [1921].

Chère Madame,

Vous m'avez envoyé un bel album ; vous pensez que j'ai besoin de me distraire. J'ai fourré bien vite l'album dans mon buffet pour éviter la tentation, car je n'ai le temps ni de m'amuser ni de m'ennuyer, ayant beaucoup à travailler,

Vous me parlez de Mlle Korsoff, la triomphante

de Béziers ! Je l'ai rencontrée avec sa mère peu avant mon départ ; elles s'étaient évadées de la Russie et se trouvaient dans une telle misère qu'elles en étaient réduite (*sic*) à vendre leurs effets. Elle est venue me voir et je lui ai donné un secours, mais elle a oublié de me donner son adresse et j'ai quitté Paris sans savoir ce que ces pauvres femmes étaient devenues.

Plongé dans mon travail, je n'ai fait que deux visites : l'une à M. (1) de Galland, dont la santé m'inquiète beaucoup, l'autre à Georges Boquet, le charmant sculpteur qui est dans son lit depuis plusieurs mois ne pouvant se remettre complètement des suites d'une opération qu'on lui a faite à Paris l'été dernier.

La reprise d'*Ascanio* à l'Opéra est un grand succès (2), mais vous avez certainement su l'histoire tragique à laquelle se trouve mêlée Mlle Demougeot qui remplit le rôle important de la duchesse d'Etampes et Cerdan qui interprétait à merveille le rôle de Charles-Quint est mort subitement !

Moi, j'ai toujours mes mauvaises jambes, qui vont de mal en pis et ne me permettent que de petites promenades.

En plus de mon travail, il y a les lettres venues d'Europe auxquelles il faut répondre, le piano qu'il faut un peu cultiver pour ne pas perdre tout à fait ses doigts, et je n'ai pas eu le temps d'y toucher aujourd'hui.

Tous mes respects et mes remerciements pour vos attentions.

C. SAINT-SAËNS.

[Alger], 16 décembre 1921.

Chère Madame,

Jean vous a dit que je ne suis pas tout à fait bien en ce moment ; déjà beaucoup mieux, je ne suis pas encore en état de recevoir des visites. Veuillez donc prévenir votre protégée qu'elle veuille bien attendre un peu. Rien ne presse. Rien ne presse (*sic*) ; je suis ici pour longtemps et vous pouvez être sûre qu'envoyée par vous, la jeune cantatrice sera reçue avec la plus grande bienveillance.

J'ai lu les imprimés que vous m'avez communiqués. J'aime beaucoup les Polonais. J'en ai eu un pour élève, et jamais élève ne m'a donné plus de satisfactions. J'ai beaucoup connu la com-

(1) Monsieur ou Madame ? M. de Galland était maître d'Alger.

(2) La reprise d'*Ascanio* avait eu lieu le 19 novembre. Elle produisit près de 20.000 francs.

tesse Branicka, admirable pianiste, la princesse Czartorizka, une des meilleures élèves de Chopin que je n'ai malheureusement pu entendre, mais dont j'admire et cultive les œuvres merveilleuses. Et les Wieniawski, et Paderewski !..

De plus, j'ai pleine conscience de l'importance actuelle de la question polonaise.

Mais que voulez-vous ? je fais déjà partie de tant de comités, je paie tant de cotisations, je reçois tant de brochures que je n'ai pas même le temps de regarder, que la mesure est comble. Et puis, il me reste si peu de temps à vivre ! Quelques jours encore, et l'on sera bien forcé de se passer de moi...

Entre nous, voulez-vous que je vous dise ? La Pologne a dans son sein un ennemi terrible qui est peut-être le principal auteur des malheurs qui l'ont accablée ; c'est sa langue. Personne ne peut apprendre le polonais. Je suis allé à Varsovie du temps où la Russie la possédait encore. Je suis allé à l'Opéra. Quand le mouvement était lent, les chanteurs pouvaient encore s'en tirer, mais, dans le cas contraire, cela faisait mal à entendre ; la voix ne peut sortir que sur les voyelles, et elles sont entourée (*sic*) de tant de consonnes qu'elles sont étouffées.

J'ai vu Mme Viardot, polyglotte extraordinaire, qui chantait même en russe, faire des efforts inouïs pour arriver à chanter de petites chansons de Chopin, qu'un Polonais lui apprenait pour un concert donné en l'honneur de l'illustre auteur.

Est-ce avec des conférences, avec des concerts que l'on rendra à la Pologne ses anciennes frontières ? Je ne le crois pas. C'est pourtant ce qu'il faudrait, pour avoir contre la Russie, contre l'Allemagne, une barrière sérieuse et efficace. Mais est-ce possible ? On a vu tant de choses étonnantes ces dernières années qu'il ne faut désespérer de rien. Espérons donc contre toute espérance !

Avec l'assurance de mes sentiments de respectueuse sympathie.

C. SAINT-SAËNS.

Telle est la dernière lettre écrite par Saint-Saëns quelques heures avant sa mort. Mise à la poste à 6 heures du soir à Alger, la correspondante du maître la recevait le lendemain matin à 8 heures. Saint-Saëns était mort dans la nuit. On voit que, malgré ses quatre-vingt-six ans, sans se faire illusion sur le temps qu'il lui restait encore à vivre, il espérait bien se remettre rapidement d'une indisposition qu'il ne croyait que passagère. Cette grande lettre de trois pages, où il donne son opinion motivée sur la question polonaise, n'indique pas plus que les précédentes des inquiétudes d'une fin prochaine.

LOUISE DE KEROUALLE ET SES QUINZE ANS D'ANGLETERRE

Par FERNAND BALDENSPERGER

FIGURE assez mystérieuse (en dépit d'un livre de Forneron et de diverses études publiées des deux côtés de la Manche), Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, semble le type de la parfaite « émissaire », amenant à des fins appréciables des antagonistes étrangers, mais jouant la partie, surtout, dans une sorte d'héroïque sincérité. En nos temps de « propagande » déchaînée, spécialistes de publicité et maîtres en diplomatie sont d'accord là-dessus : il est moins aisé d'impressionner à fond un vaste public moderne, avec les remous qui le traversent, qu'il n'était de manier quel-

ques grands personnages de qui tout dépendait, et par eux d'agir sur le cours des événements, et si, par surcroît, un zèle sans réserve inspire de tels animateurs, quelle n'était pas leur puissance !

Voyez plutôt : une petite Bretonne, grâce à l'abstention de l'Angleterre qu'elle a à ses pieds dans la personne de son roi, permet à Louis XIV de s'installer en Flandres et en Franche-Comté — de quoi se sont émerveillés ou indignés les historiens. Mais puisque, de plus, l'Angleterre intellectuelle et aristocratique n'a pas témoigné contre elle, a marqué au contraire une véritable